

POUR REALISER UN BEAU JOURNAL SCOLAIRE

Nos camarades Magneron, à Prailles (Deux-Sèvres), réalisent depuis de nombreuses années un des plus beaux journaux scolaires de notre groupe. En admirant ces journaux, de nombreux collègues nous ont dit : « C'est trop finolé, trop bien présenté... Jamais mes élèves ne seront capables de réaliser un tel chef-d'œuvre... La part du maître n'y est-elle pas trop grande ? »

Ce sont ces questions que nous avons posées à Magneron et auxquelles il répond dans les pages qui suivent.

Si la présentation du texte ne doit pas nuire à l'expression libre ni à l'utilisation pédagogique de nos techniques, il n'en est pas moins certain que nous avons tout avantage à posséder un journal bien présenté. Les conseils de Magneron feront réfléchir les camarades et les aideront sûrement dans une voie où ils ont raison de s'avancer avec prudence, avec tout à la fois prudence et audace.

Tout d'abord je m'étonne que vous trouviez mon journal si extraordinaire. Il est soigné (je reviendrai souvent sur ce mot) mais la qualité des textes n'est pas transcendante et l'illustration est une question à part sur laquelle je reviendrai.

Cette question une fois réglée, je vais entrer dans le vif de mon sujet et vous exposer comment je suis venu à l'imprimerie et comment nous opérons dans ma classe.

HISTORIQUE :

Ma femme, alors institutrice débutante, depuis longtemps s'intéressait à l'imprimerie et avait visité votre exposition à Limoges en 1931. Elle était entrée en relation avec des imprimeurs et, dans la mesure du possible, utilisait vos techniques : fichier, textes libres, correspondance. L'inspecteur, d'abord perplexe, voyant que la classe marchait, décida d'abord de rester neutre, puis montra de la sympathie. Ma femme recevait les journaux des principaux imprimeurs de l'époque, elle acheta une « géline », mais l'insuffisance de ses moyens financiers la limitait. D'autre part, j'avais créé une Société d'Educa-

tion populaire dont j'étais alors l'animateur et j'avais besoin d'imprimés, j'adressais des convocations, des circulaires ; nous décidâmes d'acheter une presse et le matériel nécessaire, elle pour éditer un journal, et moi pour l'utiliser à des fins post-scolaires.

Elle commanda une presse à volet et je réussis à obtenir de la coopérative une presse automatique C.E.L., d'occasion et remise en état de fonctionner (à peu près).

Nous étions en 1937.

Ma femme entra dans une équipe d'imprimerie et, de mon côté, sans éditer d'abord rien de scolaire, j'habituai les enfants au maniement du matériel et je m'y habituai moi-même. Très vite les élèves apprirent à se servir du matériel et bientôt je leur fis imprimer les meilleures rédactions. Les textes, tirés ainsi, étaient intercalés dans le journal de ma femme.

Je m'étais aperçu que les élèves, dont les textes étaient choisis, en ressentaient une légitime fierté, et je compris qu'il y avait là un puissant stimulant à ne pas négliger.

Je décidai d'imprimer un journal et, l'année scolaire suivante, d'entrer dans une ou deux équipes d'échange.

BASES THEORIQUES :

J'exerce dans une commune rurale, d'ailleurs laïque, où les classes sont gémées. Il y a quatre classes et je dirige la classe de fin d'études — classe à examen —. J'avais donc à résoudre le problème : utiliser au maximum l'imprimerie et les méthodes actives sans sacrifier le résultat. Nous étions en 1938 et les parents — et l'administration — auraient difficilement admis que les résultats de l'école ne se maintiennent pas.

J'ai dû puis déclarer tout d'abord que je suis un adversaire résolu du bourrage et que, dans ce domaine, je limite les dégâts le plus possible. Mais, depuis quelques années, avec l'instabilité des programmes, leur parution tardive, il faut bien parfois accumuler ; mais vous pouvez être tranquille, je fais la part du feu.

Le texte libre n'est donc pas dans ma classe le point de départ des travaux de la journée ; l'imprimerie est avant tout un **stimulant** au même titre que les expériences scientifiques, les travaux manuels ou horticoles, les promenades botaniques...

Je pose en principe que le savoir de l'enfant est fonction de son effort personnel et non de la virtuosité pédagogique du maître ; j'estime que sont bons tous les procédés qui exciteront l'activité intellectuelle de l'élève. Evidemment l'exposition imagée, la belle leçon du maître, peuvent être un de ces excitants, je ne suis pas sûr qu'on puisse s'y fier. Chez moi, l'imprimerie est un stimulant pour l'enseignement du français ; il est hors de doute que l'imprimerie donne à l'enfant normal le **goût d'écrire**, et cela est énorme. Les sujets de rédaction, qui sont

plutôt des thèmes que des sujets, laissent à l'enfant une certaine liberté. En outre, un fait saillant s'est-il produit dans la commune ? un accident ? une troupe théâtrale donne-t-elle une représentation ? un élève a-t-il eu la bonne fortune de faire un voyage, d'aller à Paris ? la classe a-t-elle fait une excursion, une visite ? Il y a là une mine inépuisable à creuser et l'on fait appel aux volontaires. Parfois un élève s'offre à rédiger le compte-rendu, parfois plusieurs élèves ; dans ce cas le résultat est encore meilleur car le rapport est plus fidèle et la fusion des textes demande un effort supplémentaire.

On voit que les sujets ne manquent pas et que le journal ne risque pas de rester court.

Une autre veine, précieuse, c'est la géographie et surtout l'histoire locale. Je pense qu'il est bon dans ce cas que les élèves et le maître collaborent. Les élèves par leurs parents ou grands-parents peuvent rapporter certains faits, certaines anecdotes, certaines légendes. Mais il est bon que le maître vérifie, recoupe, s'assure que les faits sont indiscutables ; il faut faire la part de la déformation, de l'embellissement, normale pour une légende, mais inadmissible pour un fait historique.

Dans l'état actuel de mes idées à ce sujet je conçois le journal scolaire comme un compromis qui doit répondre à ces trois exigences :

- comporter des textes d'élèves qui reflètent la vie de l'école et de la localité, être le « livre de vie » — les textes choisis ayant une valeur humaine et littéraire certaines ;

- être un instrument d'échange, c'est-à-dire apporter aux correspondants des notions de première main sur la vie, les mœurs, les coutumes, le langage, les traditions... de la localité et de la région ; et là je répète que maître et élèves doivent édifier ensemble, chacun apportant sa pierre.

- être un lien entre les familles et l'école, parfois un instrument de propagande (dans certaines régions, l'école laïque en a bien besoin) ; et les familles doivent y trouver des raisons d'estimer l'école.

Cela oblige le maître à éviter certains sujets, à mettre l'accent sur certains autres. Cela l'oblige aussi à veiller à la qualité et à la présentation de son journal. Si les correspondants sont indulgents aux maladrotes du tirage, aux imperfections de l'impression — parce qu'ils savent les difficultés — une personne étrangère qui reçoit la revue scolaire se dira, voyant les maladrotes, déchiffrant laborieusement un texte peu correct et à peine lisible : « Ce n'est pas la peine d'imprimer, si c'est pour faire ça ! » Et je lui donne raison.

C'est pourquoi, depuis que nous imprimons, nous avons constamment voulu progresser, améliorant la qualité des textes — autant que possible — nous efforçant sans cesse d'imprimer mieux, d'illustrer davantage.

Cet effort soutenu fait que la rédaction et l'impression du journal, sans être le pivot de l'enseignement dans la classe, par les qualités qu'elles exigent, ont des répercussions sur les matières autres que le français et orientent plus qu'on ne le pense le travail de la classe.

A. MAGNERON,

Instituteur à Prailles (Deux-Sèvres).

(à suivre.)